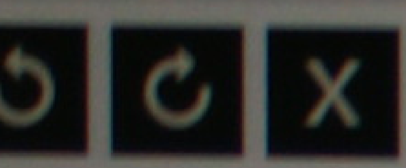
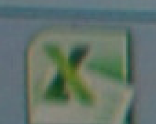
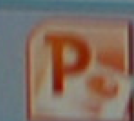
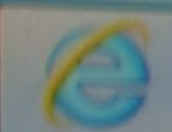
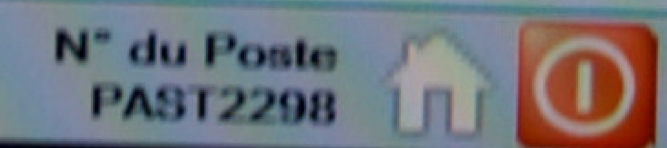


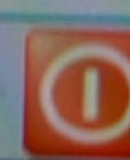
LAURE

HISTOIRE D'UNE PETITE FILLE

PARIS

HORS COMMERCE



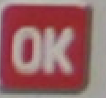
Un recueil intitulé Le Sacré, *paru en* 1939 *sous le nom de Laure, rassemblait, parmi les textes et notes divers trouvés après sa mort, quelques-uns des écrits qui semblèrent à deux de ses amis les plus proches exprimer avec le maximum d'acuité ce qu'était la signification de la vie pour cette « Laure » dont des raisons, vaines sans doute mais assez désarmantes, de convenance sociale obligèrent ses deux éditeurs à masquer l'identité réelle au moyen d'un tel prénom.*

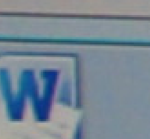
Dans cet ensemble de textes et de notes figure un récit suivi, autobiographie d'enfance, que son auteur intitula Histoire d'une petite fille, *après avoir songé, semble-t-il, à des titres divers (entre autres:* Le triste privilège) *ainsi qu'en témoignent certaines des notes manuscrites. Les circonstances ne se prêtant pas encore à la publication globale de cet ensemble de documents, les mêmes éditeurs ont pris sur eux de faire imprimer aujourd'hui ce récit dans lequel — avec brièveté, comme il est naturel à quelqu'un d'accoutumé à ne guère s'embarrasser de ce qui ne lui paraît pas être l'essen*

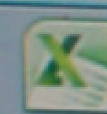
tiel — sont relatés les faits apparemment les plus déterminants quant à la personnalité exceptionnelle, ici perceptible déjà, mais qu'affirma plus tard cette « petite fille » parisienne, pour qui la guerre de 1914-1918 fut l'occasion de nombreux deuils auxquels la famille de bourgeois riches et bien pensants d'où elle était issue tenait à se conformer strictement.

Deux copies dactylographiées (un original et un double), dont la première porte de nombreuses additions et corrections manuscrites alors que la seconde n'est que peu raturée, représentent la mise au net — au moins provisoire — d'une série de brouillons griffonnés sur des feuilles de papier écolier, dans une grande confusion, suite de phrases dont beaucoup sont reprises plusieurs fois et plusieurs fois modifiées ou changées dans leur ordre, parfois écrites en tous sens, avec nombre de mots surchargés ou biffés. De l'aspect même de ces brouillons il ressort qu'il s'agit ici, plus que d'une tâche à proprement parler « littéraire », d'une tentative pour coûte que coûte objectiver quelques-uns de ces nœuds profonds qui se forment dans un être à la fois abrupt et sensible, le serrant presque à l'étouffer, de sorte que c'est pour lui nécessité vitale que de les projeter au dehors à seule fin de s'en délivrer.

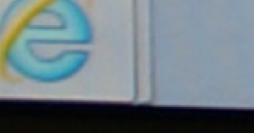
L'on pourra suivre ici, dans ses premiers linéaments, cette recherche âpre et enivrée de la « vraie vie » (selon l'expression par Laure empruntée à Rimbaud), exigence sans merci qui la fit se rebeller, très tôt, contre la foi catholique et ne cessa, jusqu'à son dernier souffle, de l'embellir et de la ravager

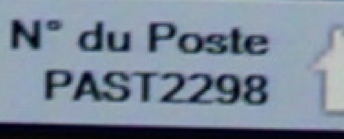


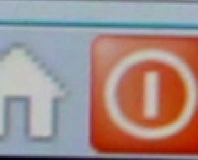











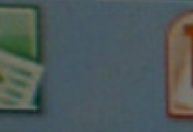
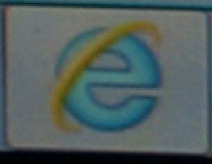
Des yeux d'enfant percent la nuit

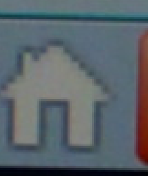
La somnambule, en longue chemise blanche, éclaire les coins d'ombre où elle s'agenouille marmottant toute endormie devant le crucifix et la Vierge Marie. Les images pieuses couvrent les murs, la dormeuse se prête à tous les agenouillements et puis glisse entre ses draps. Livrée aux fantômes moins réels qui, eux aussi, ont tous les droits sur moi, ma chambre reprend son immobilité lourde de cauchemar prématuré.

La terreur se lève entre quatre murs comme le vent sur la mer. Une très vieille femme cassée en deux me menace de son bâton, un homme rendu invisible par le fameux anneau me guette à tout instant, Dieu « qui voit partout et connaît toutes les pensées » me regarde, sévère. Le rideau blanc se détache de la fenêtre, il plane dans les ténèbres s'approche et m'emporte : je traverse doucement la vitre et monte au ciel.

Des milliers de points lumineux apparaissent dans l'obscurité, ils dansent en rond, s'éloignent



de la veilleuse, essaiment vers moi. Une fine poussière d'arc-en-ciel se pose sur les objets, les gouttes de couleur glissent les unes sur les autres. Cônes, cercles, rectangles, pyramides liquides et phosphorescentes, abécédaire des formes et des couleurs, prisme solaire, ciel de mes yeux en pleurs; les phosphènes dansent en rond... le lit tangue sous la houle des rêves.

Et les jours de ces nuits c'était une enfance sordide et timorée, hantée par le péché mortel, le Vendredi saint et le Mercredi des cendres. Enfance écrasée sous les lourds voiles de deuil, enfance voleuse d'enfants.

Non, tout n'est pas dit. Des mains criminelles ont agrippé la roue du destin : beaucoup en restent là, nouveaux-nés vigoureux étranglés par le cordon ombilical et pourtant... ils ne « demandaient qu'à vivre ».

Ecoutez-les, la nuit est pleine de leurs cris : longs cris déchirants interrompus par un bruit de fenêtre brutalement fermée, cris rauques et liquides étouffés par le bâillon et mourant entre les lèvres, appels stridents, noms d'hommes ou de femmes jetés dans le vide éternel, rire vengeur tombant de haut en cascade de mépris, plaintes vagues et diffuses, vagissements d'enfants à voix d'hommes. Tous ces cris, mêlés au vol des feuilles d'automne, montent d'un jardin comme monterait l'odeur de la rosée, de l'humus et du foin coupé.

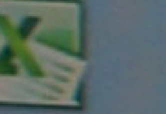
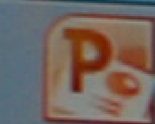
C'est un jardin bien parisien où j'ai trouvé à me cacher. De derrière les fusains un homme est sorti tout pâle, il s'incline, serre une main dans le vide, s'en va à petits pas sur les cailloux

blancs, s'incline encore, étreint cette main inexistante et repart avec précaution tout autour de la pelouse... Un autre surgit, face enflammée, lèvres vermeilles, il a surpris mon refuge encastré dans le mur et caché par ces affreux massifs de fuchsias. Là, c'est plein de lierre, de suie, de fleurs de bégonias écrasées dans les doigts et de signes de marelles tracés à la craie. L'homme, geste obscène, s'approche mais il y a bien des détours savants et voici qu'un autre enjambe sa fenêtre, éperdu, battant l'air comme un moulin, l'écume lui sort des lèvres : « Ils m'ont volé, les salauds », on le maîtrise. Maintenant passe une femme, mains jointes sous le menton elle court de tout son corps informe, flasque et balourd, ses visions arrachent au passant un demi-sourire aussitôt figé parce que là-haut apparait un visage blême qui essaie de s'introduire entre les barreaux de sa cage, essaie de face et puis de biais mais en vain, alors un bras blanc décharné passe et pend doucement jusqu'au soir comme un linge au vent.

Une meute menteuse et souriante (parents et médecins) tourne autour de la fosse aux fous du jardin de l'enfance.

Pauvres êtres falots et leur douleur qui se rend pour s'être trop cabrée et leur douleur vaincue, impuissante, écrasée, idiote. Ecoutez-les : a b c d je ne sais plus parler, 1 2 3 4 je ne sais plus compter.

Que vous importent l'innocent du village ou la folle du quartier ? Les rues ne sont-elles pas pleines de consciences achetées, d'échines brisées ? D'autres êtres encore, voués à une mort plus proche ou à une vie meilleure, s'en vont échouer dans

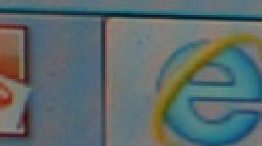



les foires, dans les ports, dans les squares, sous les ponts.

Les épaves vivantes, venues de tous les naufrages — misère ou désespoir — se retrouvent étonnées sur les bords friables des quais. Etonnées de se voir face à face, d'homme à homme, et puisque les regards se croisent, on échange ces mots passe-partout, sans aucun sens et lourds de signification. Seuls, ceux qui reviennent de loin s'entendent *ainsi* parler... de la pluie et du beau temps. Et il semble que la terre, répondant au son des voix, devienne plus ferme sous les pas. L'eau du fleuve roule ses eaux grasses, charrie ses lourdes puanteurs. Au-dessus des ponts la ville, au delà de la ville les champs. Et dans la ville et dans les champs une mer mouvante de regards humains.

Pas un qui ne cache un secret, une *histoire*, qui ne soit une réponse, un appel, une explication. Regards si clairs et très purs avec leurs fonds troubles de taches et de filets: algues et détritus humains. Regards exorbités, glauques et chassieux, regards aphones et d'autres illuminés, regards qui savent haïr et mépriser, regards aimants et confiants, regards qui révèlent *un* but, *une* volonté, regards que le désir voile dans le sang. J'entrevis tous ces regards à travers celui-là qui, insistant et perdu dans une pâleur d'affamé, semblait demander compte à toute impuissance, à toute défaite humaine autre que la sienne.

— Je n'habitais pas la vie mais la mort. Aussi loin que je me souvienne, les cadavres se dressaient tout droit devant moi: « Tu as beau te détourner, te cacher, renier... tu es bien de la



famille et tu seras des nôtres ce soir » ; ils discouraient tendres, aimables et sardoniques, ou bien à l'image de ce christ, l'éternel humilié, l'insane bourreau, ils me tendaient les bras.

De l'occident à l'orient, de pays en pays, de ville en ville je marchais entre les tombes. Bientôt le sol me manqua, qu'il fût herbu ou pavé, je flottais, suspendue entre ciel et terre, entre plafond et plancher. Mes yeux douloureux et renversés présentaient au monde leurs lobes fibreux, mes mains crochets de mutilés transportaient un héritage insensé. Je chevauchais les nuages avec des airs de folle échevelée ou de mendiante d'amitié. Me sentant quelque peu monstre, je ne reconnaissais plus les humains que pourtant j'aimais bien. Enfin, je me pétrifiai lentement jusqu'à devenir un parfait accessoire de décor.

J'ai longtemps erré, traversant la ville de part en part, de fond en comble. Je la connais bien, ce n'est pas une ville mais une pieuvre. Toutes les rues parallèles et de biais convergent vers un centre liquide et boursouflé. Les tentacules de la bête portent chacune une seule lignée de maisons à deux façades : l'une à petits carreaux, l'autre à lourds rideaux. C'est là que j'ai entendu, de la bouche de Vérax, la bonne nouvelle de Notre-Dame-de-Cléry, là que j'ai vu le beau regard de Violette injecté de l'encre la plus noire, là enfin que Justus et Bételgeuse, Vérax et La Chevelure et toutes les filles à noms d'étoiles furent absorbés par le puissant courant de portes magnétisées. L'obscurité par instant traversée de rayons invisibles leur révèle l'espace à leur propre image, seule transparence incandescente : le squelette et la forme du cœur.

De sourds déclanchements animent tour à tour des éclairs de soufre et d'acétylène, auréolent de mercure les corps automatiques. Ils se voient mauves et puis verts...

L'heure des attractions étant passée, ils sont rejetés à la rue par cette même machinerie compliquée. Le visage tout épuré, ils regagnent des cimes où ils se croient nés. (L'homme-tronc s'en va penser dans son quartier.)

Au jour, le poulpe ensablé ne laisse pas trace de ses étirements et de ses convulsions, on peut mettre le cap sur cette plage ensoleillée.

C'est bien sur une telle plage que je découvris le ciel, un ciel immense et sans nuages où se perdait un cerf-volant. Croyant le suivre puisque mes yeux ne le quittaient pas, je courais sans fin pour l'atteindre. Haletante, je me jetai sur le sable: le sable aussi file entre les doigts avec une caresse chaude qui fait rire.

L'inévitable cortège: ces femmes en noir me ramenèrent par des rues à courants d'air glacés vers une « villa gothique » dont les vitres reflétaient un soleil pourpre. C'est le premier jour de ma vie que je regardai en voyant.

Laissant là les Souvenirs, les éboulements et les échafaudages d'une vie mort-née, les bronzes et les plâtres de toutes les civilisations et me fiant à un angle d'ardoise bleutée, je pris place un beau soir dans un envol de pigeons en plein cœur de la Cité. Les lourds oiseaux voyageurs s'abattirent pas bien loin, sur la place où, toujours *dévorée par le démon de la curiosité*, je me fondis dans un attroupement.

On attendait le défilé. J'ai vu les étendards et les drapeaux des petits garçons débiles et des vieillards cagneux (la badine à la main) ; j'ai vu les oriflammes et les oripeaux des prêtres en sueur (l'aisselle verte et puante) ; j'ai vu les scapulaires et les chapelets crasseux des jeunes filles, les enfants de Marie tremblantes : « Mon père j'ai eu de mauvaises pensées ». Tous braillaient, l'haleine pourrie : nous sommes l'espoua a a a re de la France. Les vieilles hochinant de leurs cheveux gras découvraient d'entre leurs moustaches des râteliers tout pleins d'hostie rance.

Te voilà sous les espèces du drapeau, sainteté insane ! Pourquoi ne pas sourire désabusée ou éclater de rire amusée... mais non, je reste là, à cracher le sang de mes ancêtres qui te ressemble. N'en finirai-je pas bientôt de rejeter ce lest pesant? Oui, il n'y a pas si longtemps, la Véronique me souriait avec son linge suintant le Christ, la Vierge et sa couronne vacillaient dans l'encens ainsi que les gros clous fixés au mur et les traînées de sang, la Sainte-Face pleurait ses larmes d'huile derrière une lampe rouge, seul éclairage de la « chapelle des Sept Douleurs ». C'était la retraite, l'heure de la méditation, j'avais sept ans, j'étais à genoux, tremblante. Bras et jambes brisées, je m'efforçais d'inventer des péchés tant les miens me paraissaient insignifiants, peu en rapport avec la gravité des mines, la sévérité des textes et des invocations. J'inventais... Le prêtre m'accueillit dans une pièce obscure où je pénétrai épouvantée et où il me confessa sur ses genoux. On me ramena en fiacre. La maison était loin : « entre *Sainte-Anne* et *La Santé* » expliquait ma mère au cocher

et je tremblais longtemps encore dans un capitonnage de feutre humide, redoutant la mort à chaque tournant des rues ruisselantes de pluie où le sabot du cheval glissait et dérapait.

Je dus avaler l'hostie moi aussi, honteuse de ne savoir comment m'y prendre et de poser des questions. « Surtout, ne lui fais pas toucher tes dents », m'avait dit ma mère. Quel affreux débat de langue et de bon dieu ensalivé! C'était à tel point long et raté que je commençai à douter que ce fût là... Dieu. L'idée ne me lâchait plus, impossible de penser à autre chose: je sanglotais. Voyant mon émotion, le prêtre et les parents se félicitèrent de ma piété extrême. Je laissais dire: pouvais-je avouer l'horreur de ce qui se passait? N'étais-je pas déjà en état de péché mortel? On parlait de ferveur... Pour la première fois, les sourires béats, les airs supérieurs des grandes personnes me parurent étranges, *douteux*. Cependant, j'étais fière d'être la seule enfant dont la première communion se passerait, comme le voulait ma mère, sans qu'aucune réjouissance matérielle vînt troubler la sainteté de la journée.

Et une fois de plus la sainteté s'en alla loger au grenier. C'était une pièce de débarras pleine de malles et de vieilles ferrailles. La fenêtre, jamais ouverte, était condamnée par un épais rideau laissant filtrer une lumière de vitrail. Je restais là des heures entières, échappant à leur ennui, me plongeant dans le mien à corps perdu. Il arriva qu'un jour on déplaça tout un fatras d'objets pour atteindre la croisée et l'ouvrir: c'était la seule pièce d'où l'on pût voir de tout près un ballon cap-

tif tombé dans un jardin voisin. On distinguait à vingt mètres la nacelle coincée entre deux murs, l'enveloppe orange à moitié dégonflée, striée de gros cordages, affalée sur les toits et les branches d'arbre. Enfin je vis le pilote dégagé de cet amas hétéroclite : la petitesse de cet être tombé du ciel m'apparut comme insolite et décevante. Ce fut un événement sans pareil que cette bouffée d'air dans mon grenier crevé.

J'étais sans amis. Tous étaient réprouvés par ma mère comme « trop fortunés » ou « pas assez pieux ». Pauvre, cette femme se fût trouvée tout naturellement portée à recourir aux voisins ou à leur prêter assistance, à laisser ses enfants jouer avec d'autres sur le trottoir, à parler elle-même aux commerçants, à connaître les histoires du quartier. Mais sa « situation » lui permettait de s'enfermer dans une méfiance totale de tout ce qui n'était pas la Famille et dans une ignorance complète de tout ce qui au monde pouvait être gai, actif, remuant, vivant, productif ou même simplement humain. « Avoir des relations » ou « recevoir » la jetait dans un état de panique solennelle dont nous subissions le contre-coup. Mon frère seul nous tirait du malaise par une désinvolture qui faisait éclater en trombe ces fous rires sacrilèges qu'il faut contenir au salon ou à l'église.

La maison avait toujours un aspect morne et inchangé. L'arrivée du courrier me passionnait d'avance à cause de très rares lettres écrites d'Afrique, d'Amérique ou de Chine par un oncle lointain. Bien qu'il n'y eût jamais sur le plateau de bronze décoré que des factures, des faire-part

et *l'Echo de Paris*, j'attendais chaque jour ce courrier fait d'enveloppes épaisses, de timbres extraordinaires et d'une écriture bizarre.

Malgré ses domestiques, ma mère restait constamment préoccupée du ménage, préoccupée jusqu'à l'angoisse par la poussière, la naphtaline et l'encaustique. Il ne se passait pas de jour sans qu'une tâche nouvelle ne l'absorbât et ne mît en l'air choses et gens. Cela s'appelait « ranger » et ce n'était jamais fini. Tout le monde devait être sur pied et prendre une part active au bouleversement général. Enfants et domestiques, visages crispés à l'image de l'autre, allaient et venaient, montaient et descendaient, rien n'était épargné. Seule, la chambre de débarras demeurait immuable dans son air confiné et sa lumière de vitrail.

Je m'y réfugiais et là, à cheval sur une vieille malle de moleskine ou accroupie sur un petit banc à rempailler, je me racontais sans fin des histoires et surtout celle d'avant ma naissance, du temps où j'habitais le ciel. Ou bien, je contemplais avec ferveur un doux Jésus blanc et un Joseph blond, images bleues, roses, dorées, étoilées, empaquetées dans la soie, nouées de faveurs. Ou bien, je lavais ma poupée et partais à la recherche de mon propre corps que l'on m'ordonnait d'ignorer. Curiosité de l'enfant vers son ventre au moment même où il sait que Dieu voit partout et le suit dans ce grenier. Curiosité et puis terreur. La vie eut vite fait d'osciller entre ces deux pôles : l'un sacré, vénéré, qu'il faut exhiber (les enlisements de ma mère après ses communions), l'autre sale, honteux qu'il ne faut pas nommer. Tous deux combien plus mystérieux, plus attirants, plus intenses que la vie

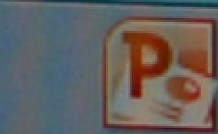
morne et inchangée. Ainsi allais-je osciller entre l'infâme et le sublime au cours de longues années d'où la vraie vie serait toujours absente.

Il y avait ces ouvrières fières qui s'en vont au travail après avoir torché les gosses et leur disent, pressées, avec une tendresse rude qui ne mâche pas ses mots : « Mouche ton nez, lave ton cul, propre à rien ». Devant celles-là au moins les enfants peuvent déboutonner leur culotte sans se croire en enfer. Avec elles les airs de bonté, les mines de mijaurées, ça ne prendrait pas. « Ma pauvre femme » ? elles vous enverraient d'une torgnole rouler sur le trottoir.

Il y avait ces blanchisseuses que je croyais heureuses de tremper leurs mains dans la Seine : « As-tu bientôt fini, toi, avec tes couches, de m'envoyer de la merde dans mes mouchoirs ? c'est que ça ne fera pas son affaire à la patronne », et les rires éclataient et se perdaient dans les roseaux. La journée terminée, les jeunes blanchisseuses se relevaient ayant au front et sous les bras une sueur âcre qui sentait bon le bois tiédi du lavoir et le foin chaud de leurs boîtes, elles se relevaient avec cette douleur aux reins et bien lasses à la fin de regarder leurs seins dans la rivière.

Il y avait ces maquerelles cyniques et qui ont beaucoup roulé de Marseille à Buenos-Ayres portant au cœur un grand amour noyé d'absinthe.

Ce sont des existences dures et précaires, ni bonnes ni pires que bien d'autres, mais à travers ces visages, je devinais un certain sens direct de la vie qui prenait une singulière saveur quand je pensais aux autres, ma mère et ces femmes




noir qui sortaient de l'église, avec tous leurs beaux sentiments passés au tamis. Ouvrières, blanchisseuses, maquerelles sauraient goûter la joie si elle leur était donnée autrement que dans un loisir parcimonieux empoisonné par l'angoisse du lendemain. Vous autres, vous êtes là, toutes réticence et observance, épinglant la mort de tous les côtés, redoutant la vie, souhaitant la maladie. Vous êtes là, honte et mutisme, avec des journées remplies de tous les devoirs : devoirs « des parents envers leurs enfants », des « supérieurs envers leurs inférieurs » du pécheur envers son créateur. Vous êtes là, quiètes et douillettes, mornes et sévères, tuant la joie et vivant de cette bonté filtrée qui ignore l'humanité.

Qu'elle était donc simple et douce, Christiane, la fille de notre femme de ménage, celle qui s'est jetée par la fenêtre parce que sa mère avait pris du charbon dans une cave. Car c'est ainsi que ça s'est passé et pas autrement : guettée pendant toute une semaine par sa patronne qui plaçait, déplaçait et comptait ses boulets, Mme Beuchet avait été enfin « prise la main dans le sac » et emmenée au commissariat. La petite, inquiète de ne pas la voir venir à l'heure habituelle, partit à sa recherche et fut accueillie par ces mots : « Votre mère, c'est une voleuse et je la ferai mettre en prison ». Christiane avait attendu toute la nuit dans sa chambre et puis, à six heures du matin, ne voyant venir personne, s'était jetée du septième étage. Je demandai des explications sur ce drame, mais on ne « devait » pas en parler. On changerait de femme de ménage, c'est tout. J'insistais et ma

mère qui blâmait vivement la patronne « trop sévère » me démontrait que cependant on ne peut « tolérer le vol chez soi et que du reste c'est un péché mortel ». Je restais épouvantée, concluant une fois de plus que le péché *mortel* fait *mourir*.

J'avais connu Christiane un dimanche ; sa mère, chargée de me conduire à la messe l'avait amenée. Blonde, douze ans, toute en noir, elle portait enroulée autour du cou une longue fourrure blanche qui retombait en deux pans jusqu'à ses minces chevilles. Cette fourrure m'ayant étonnée, j'avais posé des questions à la maison.

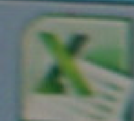
— « C'est très vulgaire et pas convenable du tout de porter des choses aussi voyantes et puis il ne faut pas parler à Christiane ».

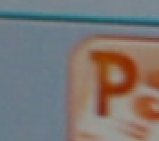
Et moi, singeant les grandes personnes toujours si sûres de leur fait, et toujours omnipotentes, j'avais honte d'être dans la rue avec Christiane et je ne lui adressais pas la parole. Sur le drame, j'appris seulement et plus tard que c'était « la laitière qui l'avait trouvée la première ». J'imaginais cette laitière avec ses bouteilles et puis par terre... Je revoyais ce long boa en frisure blanche comme en portent les bébés et quelque chose se nouait en moi, mêlé d'une véritable haine pour des mots qui pouvaient tuer. Mme Beuchet ne vint plus à la maison.

— « Pourquoi ?

— « Parce que nous ne devons pas nous mêler à des histoires pareilles. »

Oui, ces mains rêches et potelées font bien les choses, elles savent maintenir l'ordre dans une maison. Elles savent inscrire les menus, tenir un trousseau de clefs, déshabiller « modestement »





les enfants, se joindre pour la prière du soir, enfouir la tête dans de fausses extases, gifler de leurs os durs, écrire d'une ronde superbe sur mon cahier de catéchisme : « Résolution ».

Ces résolutions fatales où il était toujours question de ne pas me mettre en colère crevaient comme les bulles de savon, bulles irisées qui avec le lait d'amidon m'occupaient des heures entières dans la lingerie.

J'aimais beaucoup la jeune femme de chambre. Un jour, elle me parla de ses espoirs de mariage et de maternité :

— « Quand j'aurai un bébé je l'habillerai tout en blanc.

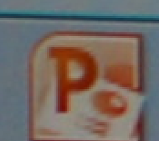
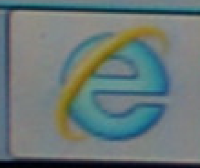
— « Tu ne pourras pas puisque tu es pauvre. » Son visage s'empourpra.

— « Je ne suis pas pauvre, je travaille et mon fiancé est employé au métro. »

Ce mot *travail* n'arrangeait rien du tout dans ma tête, au contraire, et je continuais à persuader cette jeune fille que son enfant ne pourrait être bien vêtu. Elle me jeta par phrases hachées que le travail ne rendait pas forcément laid et sale, que les travailleurs, ceux qui ont un métier, ne sont pas des mendiants des rues et puis « un employé, ce n'est pas un ouvrier non plus, et vous, vous êtes une enfant très méchante. » Sa colère me désespéra, je réfléchissais à tout cela avec la logique que comportait mon éducation. D'abord, les employés du métro étaient de ceux auxquels ma mère adressait la parole avec une certaine voix et auxquels on ne serre pas la main et auxquels on ne dit pas « Bonjour Monsieur », mais un bonjour

tout court suivi d'un silence gradué; ensuite, la femme de chambre, ce n'est pas comme ma mère... et puis tout à coup il s'établissait toute une hiérarchie trop savante pour moi. Les pauvres des rues, les ouvriers, les employés, qu'est-ce que tout cela voulait dire? Henriette essaya de m'expliquer par le degré de saleté que comportaient ces différents états. Je compris d'autant mieux que nous habitions à côté d'une usine et que bien souvent je distrayais mon ennui, assise sur le rebord d'une fenêtre, à regarder un jeune découpeur qui travaillait le cuivre à la scie circulaire. Nous échangions des sourires et des petits signes de tête. Un jour, il se coupa le pouce: j'appris immédiatement l'accident. Le fenêtre devint défendue car je regardais trop et ce spectacle me jetait dans une inquiétude terrible. Henriette m'expliqua que ce jeune homme, lui, était ouvrier. Je ne voulus pas la croire: « Comment pouvait-il être ouvrier puisque je l'aimais bien? »

Voilà donc à quoi aboutissaient le catéchisme rigoureux de ma mère — devoirs des supérieurs envers leurs inférieurs — et ces fameux airs de bonté qui étouffent tous les germes de sympathie humaine large et spontanée. L'enfant répugne à tous les « devoirs » tracés au cordeau et prend facilement le contre-pied ou bien il singe habilement les grandes personnes avec de petits airs de mépris. A huit ans, je n'étais déjà plus un être humain.

Il y eut la campagne.

J'appris à connaître les fleurs d'ombre et les fleurs d'eau, héliotropes et millepertuis, nénuphars et toutes sortes de roseaux. Je sus qu'il y avait des oiseaux du soir et de la nuit : chauves-souris, hiboux, chouettes, chats-huants tombés du nid et noyés dans un seau hantèrent mes rêves. Un saule pleureur refermait sur moi ses feuilles lisses, une grotte m'accueillait dans sa fraîcheur humide avec un jeune chat aveugle caché dans ma robe et glissant sur ma poitrine. J'allais disparaître et m'évanouir entre le mur et le lierre. Là, je devenais araignée, faucheux, millepattes, hérisson, tout ce qu'on veut et peut-être même bête à bon Dieu.

Je découvris les champs de blé, de maïs, de trèfle incarnat, les champs en jachère pleins de coquelicots et de bleuets, les champs bordés de saules et de peupliers. Derrière le potager la plaine apparaissait, étincelante au soleil, bruissante de grillons, de gros bourdons et de sales mouches sur l'engrais. J'allais en plein midi, la tête insuffisamment couverte, le cou trop serré par un lien de batiste rigide, les jambes nues picotées de foin.

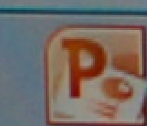
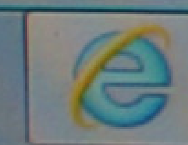
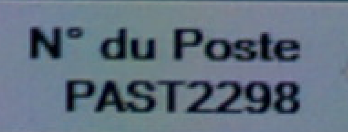
J'allais, avec un nouveau goût sur mes lèvres chaudes et une bonne odeur de lavande et de peau brunissante, connaître le vertige et l'enchantement.

Dominant tout cela, mon père, de ses yeux clairs, heureux et si bleus, me montrait la nature. Par lui je connus les libellules, les martins-pêcheurs et les roitelets, les éphémères et les vers luisants, les canards sauvages, les poules d'eau et tous les poissons. Par lui je connus les arbres et les saisons, la mousse et la résine, le fleuve, la forêt et le feu.

. . . .

Perles, boîtes magiques où tremblent les couleurs, doigts d'enfants crispés au couvercle, perles de verre, perles d'émail, colliers d'ivoire et de corail, firmament des petites filles. Perles blanches, perles noires (où était-ce?), anges rouillés, mots délavés... Mes couronnes des prés, on les retrouve sur les visages des héros; les fleurs de la serre et les fleurs du pommier, au cimetière: bric à brac funéraire.

Là encore les mains rêches et potelées font bien les choses. Au rite du ménage, elles surajoutent celui de la mort avec des photos, des étendards, des drapeaux de tous les côtés. Ces mains-là taillent avec volupté un crêpe de bonne qualité et ferment leur porte à double tour: le deuil sera total, absolu, éternel. « Chère Madame, vous avez bu le calice jusqu'à la lie ». Et les mains éplorées, touchantes, répondent sur un papier à large ourlet noir: « Bénis soient Dieu et la Patrie ». Désor-

mais nous allions vivre de nos rentes et de grands sentiments dans un climat de tristesses stagnantes et putrides.

... L'un d'eux revint exhaler son dernier souffle à la maison, *dans ma chambre*. Ma sœur voulut que je le voie. Cette fois, je sanglotais moi aussi, honteuse que la peur fît jaillir mes larmes devant tous, moi qui d'habitude ne pouvais pleurer que dans le noir. Je montai l'escalier qui me menait à lui et tout le poids de mon corps me tirait en arrière, sur la jambe la plus basse, comme si mes genoux ne pouvaient articuler: de tout mon être je refusais de voir le mort, et puis, sa vue me calma étrangement.

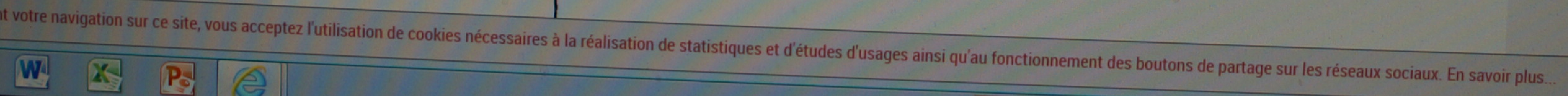
Est-ce que je savais où j'en étais de tous ces chagrins? je ne savais plus rien. Dans un cortège, au moment solennel, je pensais que le crêpe mouillé sentait drôle au soleil, ou bien, j'avais une peur atroce d'éclater de rire, de sourire sans m'en apercevoir, sans pouvoir m'arrêter; je serrais les dents tant que je pouvais et si un ami vrai de mon père venait à passer, quelques larmes me soulageaient et puis, tout reprenait: cette fois, ça y est, j'éclate de rire, au secours! Alors je m'imposais de me figurer comment étaient maintenant les visages des cadavres mais leurs noms me venaient en chanson et sur un air très gai qui se terminait ainsi :

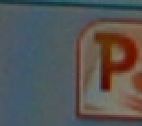
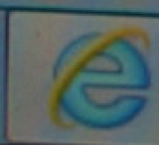
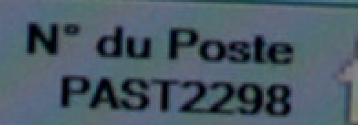
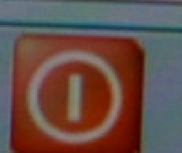
Ils sont morts, morts, morts
André et Rémi
Ils sont morts, morts, morts
Papa, André et Rémi
Ils sont morts, morts, morts
Papa, André, Lucien et Rémi.

C'est à l'un de ces moments où je m'en voulais de n'être pas au niveau de chagrin démonstratif des grandes personnes qu'il se passa quelque chose d'atroce. Au cours du transfert d'un cercueil de la voiture à la fosse, il s'échappa de la boîte une nappe d'eau si abondante que cela ne finissait pas, une eau pestilentielle inondant les porteurs qui cherchaient à se dégager sans rompre avec le cérémonial habituel. L'un d'eux, excédé, poussa une exclamation des plus vulgaires alors que tous les assistants se regardaient et reculaient terrifiés. Ma tête devint très lourde. Il me sembla que la fosse deviendrait assez large pour nous engloutir tous dans la terre chaude et que nous n'aurions plus à nous tenir ainsi apeurés, accolés aux autres tombes, dans l'espace restreint dévolu aux vivants, dans ces petites allées de cailloux blancs où l'on se tient à clochepied, où l'on est mal à l'aise, où l'on a si froid, où tout fait si mal. Je ne ressentais même plus de hâte que cela finisse. J'avais seulement la tête lourde, si lourde...

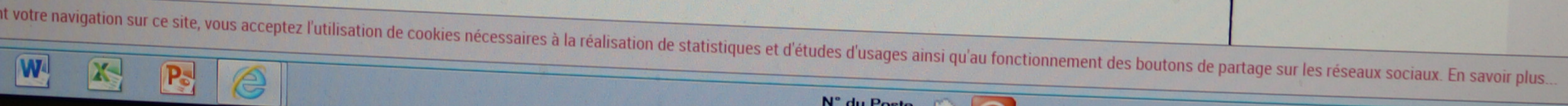
Mon cerveau d'enfant sombrerait-il dans le flot ininterrompu des catastrophes où ma mère trouvait désormais sa vie?

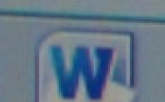
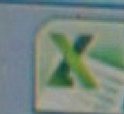
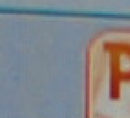
Annonces tragiques, visites de condoléances, voyages funèbres, messes d'anniversaires, défilé des amis de la famille, articles de journaux, prises de voiles et commandes à « La Religieuse », c'était pain bénit pour tout un lot de vieilles filles pieuses et inoccupées qui venaient flairer le deuil dans dans notre maison, se repaître d'héroïsme à l'ombre de notre famille et raconter d'autres drames, d'autres cas tragiques dont aucun, paraît-il, n'atteignait en beauté ce qui chez nous s'était passé.

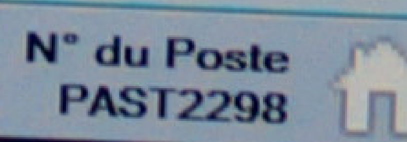


Et après, comme des parvenues frayant avec la noblesse, elles s'en allaient colporter nos gloires nouvelles et d'autres deuils. Un jour comme tous ceux-là, mais pis encore, je crus bon d'aller en classe. Qu'y avait-il de changé? est-ce que cela ne faisait pas des mois et des mois que nous pleurions? pourquoi ne pas sortir? mais je fus rappelée à l'ordre, honteuse de mon acte, un « manque de cœur ». Et je restai là, auprès de ma mère dont les sanglots redoublaient à chaque visite. Je remarquais malgré moi qu'elle n'essuyait pas ses larmes et ne se mouchait pas, le résultat était odieux et je pensais que c'était pour avoir « le visage baigné de larmes » comme dans les livres, je m'en voulais. Une de mes tantes, au contraire, se tamponnait les narines et les paupières par petits coups attentifs à un fard sommaire, cela aussi me semblait drôle. De mon coin j'observais le spectacle de la douleur. De temps en temps, on parlait des enfants et ma mère m'appelait auprès d'elle, le spectacle me semblait tourner à la comédie car les dames me faisaient des petites mines apitoyées et il y avait dans tout cela quelque chose de surchargé qui ne m'allait pas. J'avais honte de mes yeux secs et puis un remords atroce de ne pas souffrir assez car, dans la prostration générale, il m'arrivait à moi de suivre des yeux le vol d'une mouche et son trajet sur la vitre et de m'amuser bien si elle se frottait les pattes ou les ailes, il m'arrivait aussi d'avoir bon appétit et de désirer me distraire. L'enfant incarne la vie, le mouvement, il est tout en métamorphoses et renouvellements subits... mais on ne me faisait pas grâce d'une messe basse dans la crypte.



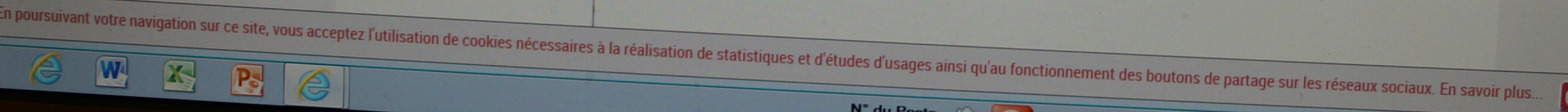





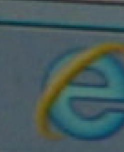
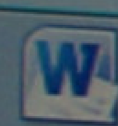
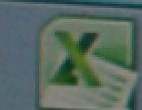
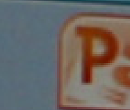
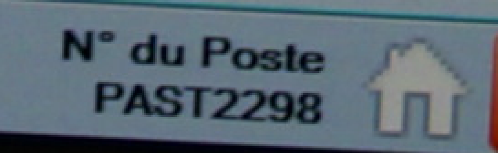


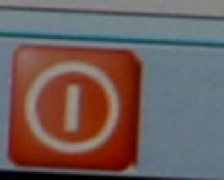
Et pourtant, il y eut un rayon de soleil. C'était un bébé blond, une fille de deux ans à laquelle je m'attachai subitement plus qu'à aucun être au monde. Je tressais des fleurs sur sa tête et son sourire m'enchantait. Un beau jour, elle ne vint plus au jardin. Je voulus la voir : « Impossible, elle est malade ». Ses cris aigus venaient jusqu'à moi dans la nuit. Je surpris par hasard une phrase de grande personne : « Ça va très mal, le pus sort par les yeux et les oreilles. » Ces mots-là dansèrent dans ma tête. On m'empêcha d'entrer mais j'aperçus la petite morte toute blanche couverte de roses. Encore une fois, le cercueil traversa la maison et on partit pour l'église. Je tenais l'un des rubans qui s'échappaient aux quatre coins d'un édifice en bois sculpté noir porté à bras d'hommes. A l'église j'ai veillé toute seule près du cercueil pendant le « déjeuner de famille » attendant l'heure du cimetière. J'étais à l'extrême limite de la peine et de l'horreur. Sous cet amoncellement de roses, je croyais sentir une odeur. L'âme de la petite morte s'en irait-elle au ciel dans ce rayon lumineux en brisant les vitraux de la chapelle? Mais non, j'étais à côté d'elle veillant sur le prie-Dieu...

Il y eut la descente de la petite boîte dans la fosse. Alors, mais alors seulement, je compris la mort... celle-là et toutes les autres.

La torpeur de ces longues journées devait petit à petit m'enliser. Moi aussi je fus « en danger ».
— « Est-ce que je vais mourir? » Où est cette sœur très tendre qui se penche et répond :
— « Non, nous n'avons plus peur pour toi. »





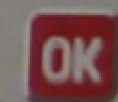
l'intermédiaire d'une bonne sœur, avait été tué. C'est lui qui *au début* de la guerre m'envoyait des photographies de chapelles aux armées avec des Jeanne d'Arc toutes enrubannées et puis des bagues, des douilles d'obus. Je répondais sur un papier à petits drapeaux (format pour enfants). Quand il vint en permission, je l'attendis comme une joie, une distraction, mais il y eut une gêne terrible.

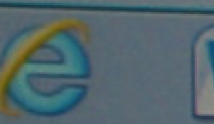
— « Nous pensions que vous raconteriez de belles histoires à votre petite marraine » — mais il était là, muet. On m'avait dit de poser des questions, je demandai « comment c'était les attaques? » Au dessert il refusa le gâteau, un gâteau à étages de crème et de confiture, je fus consternée, on insista, alors il se fourra l'index dans le fond de la bouche: il avait mal aux dents et le sucre ne lui valait rien. Avec des « comment donc » et force dénégations nous mîmes un morceau dans son assiette, il en avala une bouchée puis le laissa. Décidément, rien ne romprait la glace et il n'y aurait pas d'histoires de batailles. Ma mère était vexée comme le jour où elle reçut un ami de mon frère qui laissé seul un moment au salon fut retrouvé sanglotant dans les coussins. Il avait dit, paraît-il:

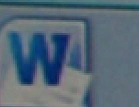
— « C'est affreux, affreux. »

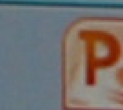
— « Du courage! » avait répondu ma mère qui en nous racontant cela, ajoutait: « Un vrai soldat ne pleure pas ». Un mois après il était tué.

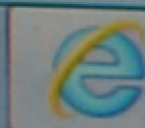
La disparition de mon filleul me laissa indifférente: rien n'avait plus prise sur moi, je ne savais plus écrire ni marcher et préférais ne pas parler.











Ainsi, on avait eu peur. C'est bien ce que je pensais. Et au cours d'invraisemblables rechutes j'attendis, comme ça, très simplement, car vraiment mes chances étaient égales du côté des morts ou de l'autre. Un jour, on glissa sous mon oreiller une médaille de Lourdes. Je sursautai et la jetai au visage de ma sœur en disant que je n'avais pas besoin de ça. Le prêtre vint avec la communion, je suppliai qu'on me laissât tranquille mais non, il fallait en passer par où ils voulaient tous et encore subir ces complications, ces airs extraordinaires, ces linges et ces objets. Je m'efforçai à la méditation mais quoique croyante encore j'étais « absente » et le livre retombait sur les draps. Pendant ces nuits d'étouffements, je regardais la photographie des morts. Enfin j'allai mieux. Un infirmier mutilé des deux mains et devenu simple gardien venait chaque jour me porter au soleil. Il passait ses bras sous mon corps douloureux, me faisait rouler sur ses moignons et m'installait dans les avant-bras repliés. J'avais horreur de cet homme et de cet instant et préférais ne pas quitter mon lit. On me transporta désormais sur un brancard. Moi aussi je faisais « victime de guerre ».

Les mains rêches étaient toutes gonflées. Pendant une année entière elles avaient tordu les compresses d'eau bouillante, rempli des poches de glace, rechargé les feux. Ces mains toutes crevassées d'où le sang s'échappait avaient « pour moi » renoncé au large anneau d'or.

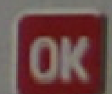
On me dit que mon filleul, un gas du nord, chasseur alpin affublé de moi comme marraine par

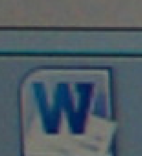
J'avais treize ans et une apparence de squelette d'enfant. Abrutie, très docile aux injonctions de ma mère, j'étais devenue son nouveau culte, son héroïne, guérie grâce à ses soins d'une maladie dont on ne relève pas. « Ne t'ai-je pas donné la vie une seconde fois? »

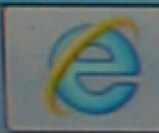
Bientôt, par un *ave maria* libérateur, le sacrilège pénétra dans ma vie qu'il emprisonna. « Je vous salue! Marie, merde, Dieu. »

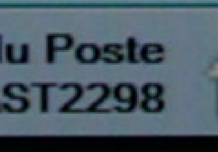
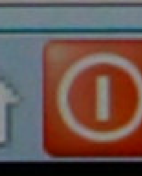
Personne ne venait nous voir, sauf « Monsieur l'abbé », le seul, le vrai, le grand ami de la famille. Il avait l'habitude d'attirer ma sœur dans les coins, de lui presser la poitrine en disant « sois bien en paix » et de lui toucher le derrière en rentrant la jupe entre les deux fesses puis la retirant. Je trouvais cela bizarre, étrange, déplaisant. Ma sœur se laissait faire ne trouvant là, apparemment, ni plaisir ni dégoût et appelant ce prêtre « Monsieur l'abbé chéri ». Elle était un être candide et très sain. Un jour, j'allai chez « Monsieur l'abbé » et trouvai une demi-douzaine de jeunes filles assises en rond par terre et raccommodant soutanes, bas et caleçons. « Puisque tu ne sais pas coudre, tu vas découdre » — et j'eus aussi ma part du festin. C'était un grand honneur pour toutes ces filles envoûtées par ce Raspoutine à la manque.

Il venait à la campagne dire les messes d'anniversaires. Le matin, il passait dans notre chambre, faisait la prière agenouillé au pied du lit de ma sœur et glissait sa main dans les draps. Une fois il entra, elle était à demi nue. Je restai interloquée. Cette question d'abbé me causait une gêne intolérable, un dégoût dont je n'osais parler à per-

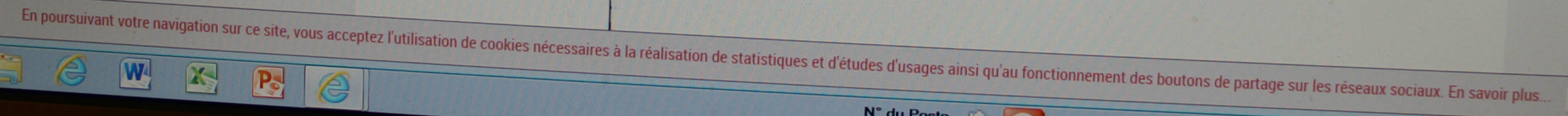




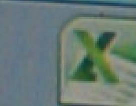
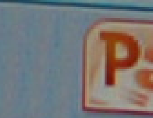
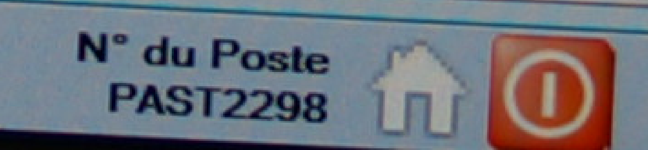



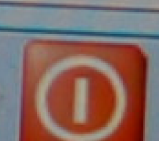



sonne. Que pouvais-je dire? Quels mots employer? J'avais de grandes inquiétudes sexuelles qu'aucun dictionnaire ne satisfaisait, j'ignorais même « comment on fait les enfants », mais je n'identifiais pas mes inquiétudes avec les manœuvres du prêtre. Ce fut lui qui un jour me prenant sur ses genoux se chargea de m'expliquer le mariage en termes médicaux, puis il accusa mon frère de connaître des femmes, me vanta mon « intelligence », ce qui me flattait, et accusa ma mère de me rendre malheureuse, ce qui était vrai et lui valut de me voir revenir. En sortant de chez lui, je croisai un couple: jeune homme et jeune fille bras dessus, bras dessous, gais, rieurs; cette vision fut un choc terrible pour moi: « Jamais je ne serai comme eux ». Je remontai la rue en pliant le dos, en rentrant les épaules: j'aurais tout donné pour que cette explication n'eût pas lieu, pour que ce prêtre n'existât pas avec ses manœuvres louches et son odeur. Je ne disais toujours rien, mais peu à peu les choses prirent un autre aspect: je m'accusais à lui de mauvaises pensées sans oser dire que lui-même les provoquait par son attitude avec ma sœur surtout quand elle restait dans sa chambre jusqu'à deux heures du matin et revenait, le peignoir tout défait, auprès de moi qui n'avais cessé de grelotter de peur. Un jour, après le catéchisme, « Monsieur l'abbé » se cacha derrière une porte, m'attrapa par le bras et dit: « Il ne faut pas qu'on nous voie » puis il appliqua ses lèvres contre les miennes et s'enfuit en courant. Je me frottai la bouche avec dégoût. Il me reçut chez lui sans allumer la lampe, je voyais seulement la lueur sinistre d'un feu de boulets dans la cheminée. Il me prit





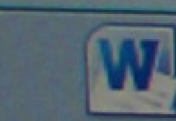


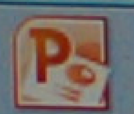
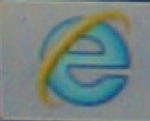
sur ses genoux, releva mes jupes et passa sa main sur mes cuisses sous prétexte « d'arracher ces tout petits boutons qu'on a sur la peau », puis il me dit : « Avec ta sœur je fais comme ça » et il entr'ouvrit mes jambes, posa sa main contre mon sexe, je bougeai vivement et il retira sa main, tout en sueur, il continua à peloter longuement mon corps et à me serrer très fort dans ses bras ; puis se calma. J'avais une hâte folle de sortir de là, j'étouffais. Désormais j'étudiai cet homme et tous ses gestes avec une répugnance totale et me refusai à faire le guet quand il embrassait ma sœur derrière les portes.

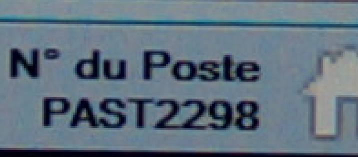
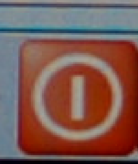
J'étais traquée de tous les côtés.

A qui parler ? Comment parler ?

Mon frère, avec ses airs gourmands et faciles, ne m'inspirait pas confiance. Il ne prenait rien au sérieux et se tirait de l'emprise familiale par un cynisme joyeux et superficiel. Après des jours et des nuits d'absence il revenait, sans vouloir remarquer les airs tragiques que ma mère nous imposait à cause de lui. A table, je remarquais ses lèvres gonflées et sa drôle de tête. J'étais toujours à son sujet entre l'attirance et le dégoût. Il lisait Anatole France, c'était son Dieu. Monsieur l'abbé venait souvent dîner. Il était d'une gourmandise répugnante et avait pour habitude de ramasser du bout de ses doigts d'un geste sec et nerveux les plus infimes miettes tombées sur la nappe. Ces repas ! silence entrecoupé seulement du *benedicite* puis des moindres manquements de la bonne à l'ordonnance du service ; un jour on entendit un bruit sec et métallique : mon rond de serviette se



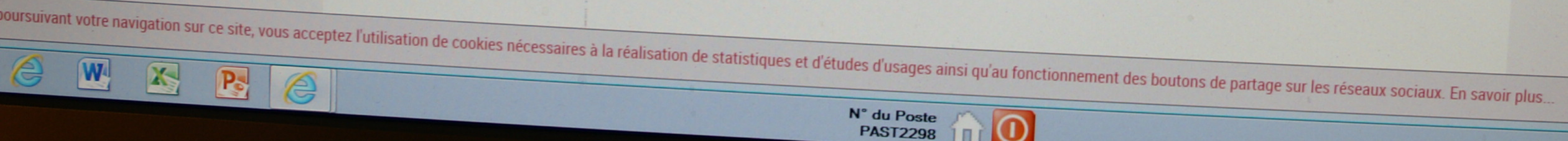
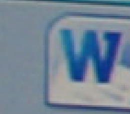
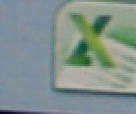



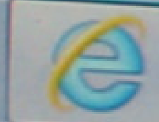
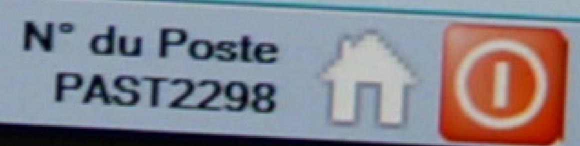



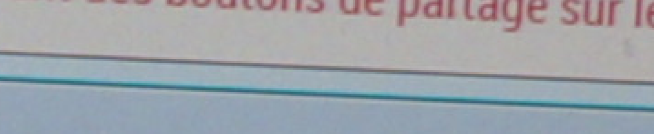
brisait dans mon poing serré. Ma sœur fit remarquer d'un ton acerbe que c'était « charmant » et bien révélateur. On ergota : « C'est du vieil argent usé » ; elle s'exclama : « C'est tout de même du métal, il faut croire qu'elle a le poing serré ! »

A qui parler ? Ma sœur aînée ne s'occupait que d'elle-même, de son amour inconscient pour l'abbé, de ses démêlés avec notre mère. Mon autre sœur suivait le mouvement et tous me traitaient comme une enfant. Ma mauvaise santé excluait toute possibilité d'amitié : à la grande satisfaction de ma mère, je ne sortais pas de la maison. Ce qu'elle ignorait c'est que je vivais dans une sorte de rêve intérieur que moi seule connaissais bien ! A cette époque aussi, je voyais la nuit venir avec une sombre terreur chaque jour accrue. Je savais que durant des heures j'allais lutter et qu'après avoir résisté à la tentation puis m'y être livrée sans frein [ ] à une débauche d'imagination.

Un après-midi d'été mon frère voulut m'emmener chez des amis, « un milieu impossible entendions-nous dire à la maison, où les femmes cherchent à plaire, ce qui est criminel, et où les jeunes filles prononcent ce mot flirt qui est abominable ». Il y eut du tirage, mon frère insista, et moi je me préparai à ce contact avec « le monde » comme à une expédition extraordinaire. J'arrivai là, muette, « supérieure », incapable de dire bonjour, m'efforçant maladroitement de copier les autres ; j'écarquillais les yeux : tous ces gens me paraissaient jouer la comédie, faire joujou à la vie. Je surprenais tout un décalage des mots, certains très expressifs employés en riant me faisaient grincer des dents, d'autres me semblaient mal placés,

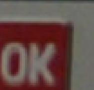


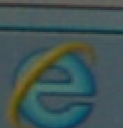
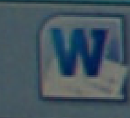
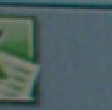
trop riches de contenu pour être si pauvres de son. Mon frère était horripilé de mon attitude, je sentais que je le décevais dans son désir sincère de « me distraire un peu ». Quand nous revînmes cahotés dans la nuit par une mauvaise route, il était frais et dispos après une journée de sport, moi, très sombre : je revenais d'un spectacle ridicule où je ne pouvais jouer aucun rôle, j'avais hâte de retrouver mes livres.

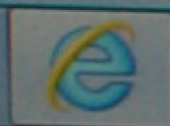
Nous arrivâmes à la maison de famille juste avant l'orage : la terrasse était battue d'un vent étrange, les fauteuils de paille se déplaçaient seuls, une chaise très légère descendait l'escalier, portes et fenêtres claquaient de tous les côtés. Nous appelâmes dans le vide. Personne ?

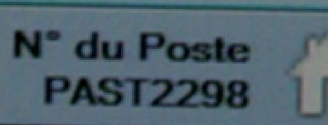
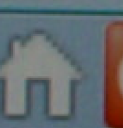
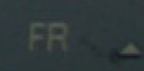
Une voisine cachée derrière un pilier semblait épier le fond du jardin. Je la questionnai : où était ma mère ? elle répondit : « Je ne sais pas ce qui se passe mais votre sœur a couru à la rivière. » Charles partit de ses pas souples (on aurait dit qu'il se trouvait toujours sur un court de tennis alors que les autres marchaient toutes dans la maison comme sur le tapis qui mène à la Sainte-Table). Ma mère revint, puis mon frère en disant : « Je lui ai fichu une bonne gifle » ; une ombre se glissa derrière les buissons : Madeleine remontait à sa chambre en nous jetant un regard de haine.

Ma mère était à son affaire : il y avait une scène. Ce qui s'était passé ? Elle avait eu une simple conversation avec Madeleine et celle-ci s'était cogné la tête contre les murs en se bouchant les oreilles puis elle avait voulu se jeter à l'eau. Ma mère l'avait rejointe au lavoir où heureusement Charles était arrivé.





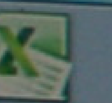




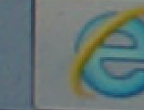
— « Qu'est-ce que j'ai fait pour avoir des enfants pareils?... la vie est trop compliquée pour moi... » et ma mère traversait les pièces d'un air égaré, se tenant les tempes; ses bandeaux toujours lisses, gras et impeccables étaient soulevés par le vent et la colère. Mon frère immobile, lèvres serrées décida d'enfermer Madeleine à clef, de surveiller la fenêtre à laquelle on adapta un fil de fer. Restée seul avec Charles, je ne pus, cette fois, retenir un sanglot: « Eh bien! si c'est ça la vie... » — « Mais non, dit-il, appuyant sur le *non*, agacé de se sentir gagné par l'atmosphère de drame, et puis, ne commence pas à m'emmerder toi aussi ». Il avait faim, on se mit à table. J'ignorais l'objet de ce que l'on appelait « une simple conversation » mais je les détestais tous, mère, frère, sœurs, de me sentir constamment complice de l'un contre les autres et de ne trouver en aucun d'eux une réponse à moi-même. Ce soir-là j'étais farouchement pour ma sœur et je voulus forcer sa porte: avec elle au moins, on pouvait se jeter dans les bras l'une de l'autre et pleurer ensemble sans rien se dire. Ces sanglots communs se terminaient toujours par une évocation très simple de souvenirs sur notre père. Nous nous efforcions mécaniquement de prononcer son nom comme s'il était encore là, tellement nous avions horreur du ton de ma mère qui semblait vraiment le faire mourir une seconde fois.

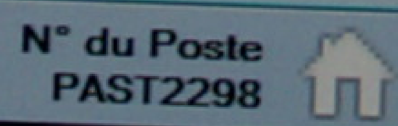
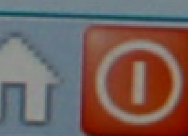
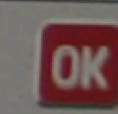
Il m'arrivait d'avoir pitié de ma mère contre mon frère et de le déclarer bien haut mais si elle me volait mes livres je ressentais immédiatement un soulagement terrible quand mon frère, pour ses raisons à lui, la faisait souffrir. Je défendais


Madeleine contre Charles, car elle aussi ressentait profondément tout ce qui me faisait mal à la maison et n'en riait pas, mais j'étais pour lui, sa gaieté et ses rires quand Madeleine m'apparaissait comme l'ombre du prêtre. J'aimais ma sœur et l'admirais à cause de cet esprit de contradiction qui chez elle s'affirmait à tout propos. Ainsi, au cours d'une alerte de zeppelins alors que tout le monde était à la cave elle insista pour aller sur le toit, ce qui nous valut une petite scène bien réglée malgré « la gravité des circonstances ». Mais elle y monta et moi, de cinq ans plus jeune, partagée entre la prudence maternelle et l'exaltation de ma sœur je suivis quand même cette dernière, ne voulant pas avouer que l'escalier de fer étroit, raide et tout en colimaçon comme celui de la Tour Eiffel me donnait déjà le vertige. Nous arrivâmes sur un toit « plus haut que tout Paris » et où les phares se croisaient au-dessus de nos têtes. J'aimais Madeleine d'être chaque jour, à tout propos, en toutes occasions dressée contre ma mère, mais je me sentais affreusement loin de tous, capable de démêler ce que chacun d'eux voulait, incapable d'exprimer ma propre réalité à personne au monde.

Bientôt je perdis la foi, refusai d'aller à la messe et de faire mes pâques. Mon frère, me sentant l'objet de la réprobation générale, me dit un jour : « Tu verras, nous nous amuserons bien tous les deux ». Je restai réticente, voulant « être gentille » et dissimuler que ces mots et ce ton me faisaient mal. « Mais enfin, qu'est-ce que tu veux ? »







Questionnée par mon frère : « quelles étaient mes impressions sur Monsieur l'abbé ? » je parlai un jour comme cela me venait : enfin on prononçait des mots, mon frère m'aidait et j'étais soulagée d'un poids de mille kilos. Je dus parler à ma mère, elle était assise à son bureau devant ses livres de comptes et la photographie de mon père.

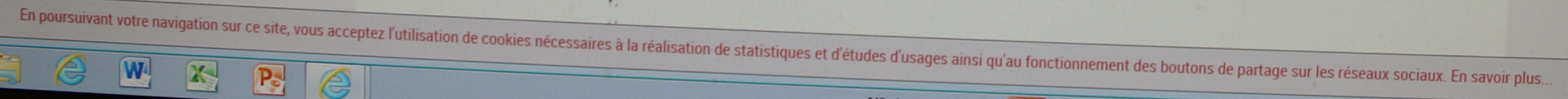
« Tu oses accuser Monsieur l'abbé... c'est très clair, toi qui ne vas plus à l'église et Charles qui mène une vie dissolue, vous vous êtes entendus pour dire des horreurs » — et une scène commença comme je n'en vis jamais. Cette fois, je répondrais, je dirais tout et en effet je ne cédai sur aucun point. Ma mère passait de l'apoplexie à la pâleur mortelle, cela m'était égal, et puisqu'elle m'accusait encore d'être « ignoble » en répétant que les prêtres sont sacrés, je n'aurais aucune pitié d'elle. Enfin, elle supplia que nous passions à un autre ton : « Quand je pense à ce que j'ai fait pour toi et à la manière dont tu me parles ! tu as un cœur de pierre ». Appuyée sur une commode, je répondis : « Non, de marbre, c'est plus froid ». Alors l'atmosphère devint électrique : ma mère revendiquait ses droits à ma tendresse, elle qui m'avait « donné la vie et tant soignée ». J'eus un rire étrange et répliquai qu'elle n'avait aucune reconnaissance à attendre de moi, elle aurait aussi bien pu me laisser mourir, « j'aurais mieux aimé ne pas être née. » Elle se renversa sur son fauteuil, hurla que je ne savais plus ce que je disais et s'effondra. Je sortis, sans pitié, sans larme. Pour une fois que je parlais, j'avais tout dit et la malédiction finale avait vidé mon corps de muscles, de

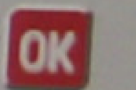
sang et d'os. J'éprouvais un soulagement qui me soulevait de terre, une allégresse mate, sans résonance possible.

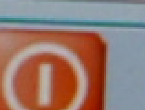
Ah vraiment! elle n'avait voulu autour de moi que coassements de corbeaux, ululements de chouettes, chuchotements mensongers, gestes furtifs à l'heure des chauves-souris? Eh bien! pour une fois, tout devenait clair et transparent comme ce plein midi d'été. J'allai au jardin, des papillons blancs volaient au-dessus de la berge, une nuée de moucherons me vint au visage, toute étonnée de m'apercevoir de ces choses si simples je restai longtemps au bord de l'eau et là j'acquis la certitude que la vie se plierait à mon rêve et que je ne faillirais pas: je souffrirai mais je vivrai.

A dater de ce jour, apparemment calme, imperturbable, je commençai à jeter de grands cris sur des papiers. Ces lignes résument mon inertie: « Serai-je jamais capable d'imprimer un trait de volonté *dans le réel!* Dès que je ne suis plus seule je ne suis plus moi, comment faire? Aurai-je toujours cette immense faculté de souffrir des choses sans les *changer*. »

J'avais repris mes études mais, par une sorte de fatalité, il m'était impossible de supporter professeurs et élèves. En classe comme en récréation, j'avais des sanglots subits dont rien ne pouvait faire prévoir la soudaineté. Je trouvais mes compagnes stupides. Elles m'écoutaient, horrifiées, déclamer les imprécations de Camille. Je faisais de la « Rythmique » et puis je trouvai cela mièvre et ridicule. Je m'en allais dans un gymnase où, montant aux agrès après mille efforts, je me figurais

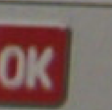


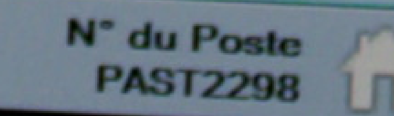


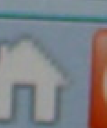


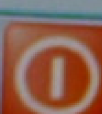
être une athlète saine et vigoureuse. J'incarnais tour à tour un personnage de Montherlant ou de d'Annunzio. Je décidais de « me rendre indépendante par un diplôme » et me remettais aux études sans aucune possibilité de fixer mon attention, d'achever quelque chose et de ne pas sortir subitement sans raison au moment même où je devais travailler. En amitié, j'agissais sous l'impulsion d'engouements puis de phobies. Avec des précautions de criminelle j'entrai un jour dans un magasin de luxe où j'achetai de la poudre et du parfum.

Une chose était stable, sûre et sans retour : mon irréligion. Ma mère voulut que je voie un autre prêtre. Je déclarai ne pas me refuser à la discussion quoique ne me sentant pas armée intellectuellement en face d'un homme sans doute très instruit. Je pensais, malgré moi, « cela sera peut-être intéressant », mais en même temps j'étais reprise de panique timide. Comment entrer? dire bonjour? commencer les explications? Avant de partir je me mis à coudre sur un chapeau de paille vernie noir très souvent une effarante plume verte dressée toute droite. Il me semblait que, au cas où je serais par trop paralysée, l'idée de cet objet parfaitement ridicule m'amuserait et me rassurerait au point de me rendre mes esprits. J'arrivai dans un parloir froid, humide, une sorte de sous-sol avec des chaises tout le long d'un mur blanc. Le curé entra, il paraissait hésitant, j'étais nette. Je croyais avoir quelque chose à dire mais il ne m'en laissa pas le temps : « Mon enfant, Dieu a permis qu'il y eût un traître parmi les apôtres, eh bien il








peut se trouver un traître parmi ses ministres, soyez miséricordieuse » : venait toute une tirade contre « Monsieur l'abbé », quelque chose ressemblant à une querelle de boutique ou à une lutte d'influence dont ma mère avait été l'objet. J'interrompis. La « trahison » en question n'était pas tout dans mon éloignement de la religion, j'étais capable de juger les choses *de plus haut* et je voulais seulement vivre désormais selon ma conscience, puisque je ne croyais plus.

Il ne me laissa pas continuer : « Comment? mais mon enfant vous reviendrez à Dieu voyons, vous verrez, j'en suis sûr ma chère petite, la confiance ne se donne pas... évidemment... mais, vous me reverrez, allons, ma petite, c'est bien sûr n'est-ce pas ?

— « Je ne le crois pas. » Je me levai et déjà ironique: « Au revoir, Monsieur le curé. »

J'étais dans la rue par une journée de fin avril et je retrouvais la lumière chaude avec une intense satisfaction. Une glace de devanture me renvoya mon image : le manteau gris poussière ne me tenait pas au corps, les bas de fil noir étaient mal tirés, la plume de travers. J'éclatai d'un rire franc et solitaire en pleine rue de Vaugirard, puis j'achetai des jonquilles et rentrai dans ma chambre où mon premier soin fut de découdre la plume. Je fus contente de retrouver mon frère et d'être très gaie avec lui. Le curé avait été si piteux que je trouvais délicieux de blaguer un peu, cela dépassait les limites jusqu'alors connues de mon caractère qui était plutôt de ressentir « un profond respect de toutes les opinions sincères ». Respect qui me valait en retour celui des autres, à la maison.



Au fond j'étais déçue. Ainsi, ce sont *eux* les « directeurs de conscience !... » Décidément ils se ressemblent tous avec leurs yeux peureux et leurs mains chafouines et j'écrivis sur mon cahier : « La religion ? un paravent commode contre la vie, la mort, la souffrance. Tout est décidé d'avance comme une rente, un système d'assurance. Je vivrai désormais selon *ma* conscience oui — mais je chercherai... je lirai... en tout cas pas besoin d'être plus savante pour s'apercevoir qu'il y a trop d'hypocrisie de tous les côtés. Décidément je les déteste *tous*. Je me sens affreusement et magnifiquement seule. »

J'avais dix-sept ans.

[A partir d'ici la copie dactylographiée revue, qui servit de base à ce texte, ne présente plus le même caractère achevé que ce qui précède.]

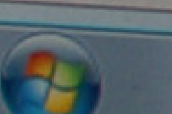
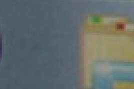
Je me plongeais dans la musique puis m'en détachais subitement, notant sur mon cahier : « Pas plus valable que la drogue pour les drogués » ; je me rendais très bien compte qu'à passer des semaines entières de Bach à Debussy, de

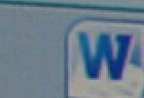
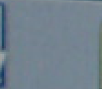
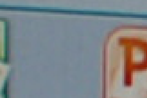
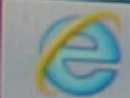
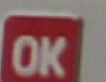
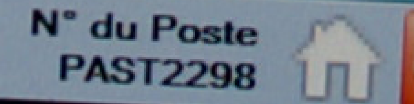
Schumann à Ravel, de Rameau à Manuel de Falla, de Mozart à Strawinsky, je ne faisais que chercher de drogue et que rien n'était *vrai* dans ma vie. Il en était de même des lectures. « Viendra-t-il ce temps de la *réalité?* Il faudrait une réalité à mon image, mais quelle est mon image? Je me retrouve en tant de contradictions et il faudrait que ma vie « monte » comme une fugue de Bach: un motif central qui s'amplifie, s'enrichit sans cesse, rencontre, s'assimile, rejette et puis demeure à la fois intact et changé. Bach était ma seule « morale », Strawinsky toute ma fièvre. En peinture je n'aimais que les Primitifs ou le Douanier Rousseau, Utrillo, quelques Picasso. Mais aimer la peinture, cela ne signifiait pas voir un tableau et puis passer à autre chose, c'était pour moi une vraie source de vie, mais là aussi je tenais à conclure avec une sorte d'ironie méprisante pour ce à quoi je tenais et ce par quoi je tenais: « Pas plus valable que la drogue des drogués ».

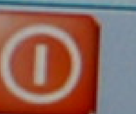
A part cela, l'existence était peuplée d'êtres dérisoires. Les survivants, les cousins, venaient chez ma mère. Un « amateur d'art » regrettait Reims, assurant toutefois qu'il n'hésiterait pas, lui, à bombarder Florence si les Italiens étaient des Boches et que cette guerre avait été quand même « la plus belle période de sa vie, celle où l'on se sent vivre ». Il était de ceux qu'on voit du métro, sous l'abat-jour vert à franges perlées, sous le lustre en bois doré ou dans leur « intérieur joliment décoré, très modern style ». Ils sont là, faisant ou défaisant leur ménage, femme ou maîtresse époussetant, combinant, calculant. Ils sont


là, tapis au cœur de leur foyer, portés par le train-train quotidien et la tarte à la crème du dimanche. Trop occupés de leur vertu, de leur assurance, des quatre murs de leur vie et de l'opinion de leur concierge, ils n'ont jamais vu un regard humain, ils s'arrêtent à l'apparence, au costume à la « condition sociale ». Qu'une cloison vienne à crever : un scandale dans la famille, ils n'en sont nullement émus : leur curiosité, leur malignité seule est en éveil : « je l'avais bien dit » et ils marquent un point et se rencognent et se renfrognent chez eux. Là, ils bâtissent une cloison qui les enserre plus encore, seulement parfois leur regard est torve parce que leur pensée a plus d'audace que leurs actes. Mais la vie est fixée une fois pour toutes, les étapes en sont marquées, ils peuvent se carrer dans leur « jolie situation », ce sont des gens très bien.

Il y a longtemps qu'eux et leurs pareils ont perdu le sens de cette vie-là qui pousse les êtres au large en risquant tout avec. Ils sont là, les termites, les ménages, sans que leur imagination s'élève jamais à un pouce au-dessus du devoir quotidien, des obligations quotidiennes et des distractions dominicales. Alors, une guerre, quelle aventure ! La patrie vous offre une cible où déverser l'aigre bile des sédentaires, la patrie vous offre un ennemi à haïr, à mépriser, un être auquel vous êtes incontestablement supérieur (nous avons le bon droit pour nous). La patrie c'est à la fois un blason pour ces parvenus à la gloire et c'est aussi le sentiment de sécurité car, trop mesquins pour comprendre l'universel, ils seront généreux dans les limites de leurs frontières comme sont bonne-









leurs femmes dans les limites de *leurs bonnes œuvres.* Demain, ils donneront les fils avec le même entrain car cette progéniture douceâtre a perdu elle aussi le sens de l'humain et la guerre, vrai, est une occasion sans pareille de se dépasser soi-même. Ils ont besoin de tanks et de cadavres pour se sentir vivants, magnanimes et transcendants. La vie grise et terne devient rouge sang et ils échangeront demain encore le veston élimé au bureau contre une armure de croisés à galons de sous-officiers.

Oui, pourquoi ne serait-ce pas le plus beau temps de ces vies vides bercées de légendes où les grands-parents vous montrent du doigt la voie triomphale, le chemin du devoir et celui de la vertu avec au fond, dans la perspective lointaine, on ne sait quelle Victoire mutilée, on ne sait quelle Liberté tronquée? Et l'enfant-homme poursuit la route droite toute tracée: il voit « ATTENTION-DANGER » de tous les autres côtés.


http://gallicaintramuros.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k70696x/f50.item
Histoire d'une petite fille / ...
BnF Gallica intra muros
TOUT LE SITE
Rechercher...
RECHERCHE AVANCÉE
SÉLECTIONS
Accueil > Consultation
Histoire d'une petite fille / Laure ; [Publié par Georges Bataille et Michel ... Laure (19..-.... ; poète). Auteur du texte
SOUS DROITS
Aide
NOTES
En poursuivant votre navigation sur ce site, vous acceptez l'utilisation de cookies nécessaires à la réalisation de statistiques et d'études d'usages ainsi qu'au fonctionnement des boutons de partage sur les réseaux sociaux. En savoir plus...
OK
N° du Poste PAST2298

P. 9: *Des yeux d'enfant percent la nuit.*

Sur le premier feuillet du manuscrit autographe, on lit ce titre: « Nuits ».

P. 10: *C'est un jardin bien parisien...*

Le jardin dont Laure parle est celui de Sainte-Anne, proche de la maison qu'habitaient ses parents.

P. 12: *J'entrevis tous ces regards...*

Entre autres corrections manuscrites, l'original de la copie dactylographiée porte « j'entrevis » au lieu de « Laure entrevit ». Celle que nous nommons Laure a songé, semble-t-il, à se représenter sous ce nom dans un récit romancé distinct de l'*Histoire d'une petite fille*. Dans le recueil *Le Sacré* figurent plusieurs textes qui se rapportent à ce projet de récit (pp. 47 et ss., 51, 52-3, 89).

P. 12: *Je n'habitais pas la vie...,* jusqu'à: *... un parfait accessoire de décor.*

Plusieurs versions de ce texte, parfois sous forme de poèmes, se trouvent dans les manuscrits de Laure. L'une d'elles a été reproduite en tête du recueil *Le Sacré*.

P. 13 : *J'ai longtemps erré...*

Le personnage de « Vérax », associé à celui de « Laure », apparaît dans un texte érotique recueilli dans *Le Sacré* (pp. 47-9). Il semble que ce texte érotique doive être rattaché au cycle du récit romancé.

P. 14 : *L'inévitable cortège...*

Après l'évocation de la ville et de ses féeries — décor d'une partie de sa vie ultérieure et thème qu'elle a traité à diverses reprises, avec quelques variantes — après le bref rappel d'un souvenir de plage, Laure décrit une procession sur le passage de laquelle elle se trouva par hasard, alors qu'elle était encore enfant ou presque enfant.

P. 25 : . . . .

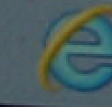
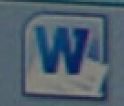
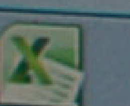
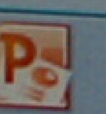
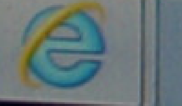
Il ne s'agit pas ici d'une coupure pratiquée par les éditeurs. La copie dactylographiée qui a servi de base à notre texte porte effectivement une ligne de points.

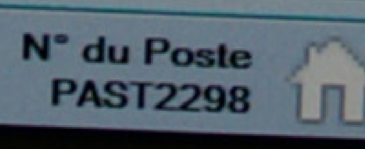
P. 26 : *L'un d'eux revint...*

Laure fait ici allusion au décès d'un de ses oncles, qui s'installa dans la maison de ses parents pour y mourir. Durant la guerre de 1914-1918, Laure perdit successivement son père, qu'elle aimait beaucoup, et plusieurs de ses oncles, tous morts aux armées. Un texte reproduit dans le recueil *Le Sacré* (p. 18 et suiv.) exprime ce que Laure éprouva lorsque son père partit pour le front :

Un souvenir qui me semble résumer complètement ma notion du sacré.

Cela relève de la foi pour laquelle on se sent prêt à mourir. Cela a trait au départ de mon père



pour le front — départ particulièrement tragique par le fait de circonstances étranges (à expliquer) et qui provoqua en moi un état d'exaltation totale, fait de pressentiment certain, de sacrifice consenti d'avance et devant le visage même du sacrifié. Cela, à 11 ans, mêlé aux chants d'une foule en délire — chants auxquels je mêle ma voix qui par moments s'éteint brusquement, bouleversement physique total.

Incapacité de reprendre la vie physique pendant plusieurs jours.

Je hurle la Marseillaise et le Chant du Départ durant des journées entières.

Une compagne de cours rencontrée dans le métro, revêtue d'habits de grand deuil, parce qu'ayant perdu son père, me fait honte.

P. 29 : *Et pourtant, il y eut un rayon de soleil.*

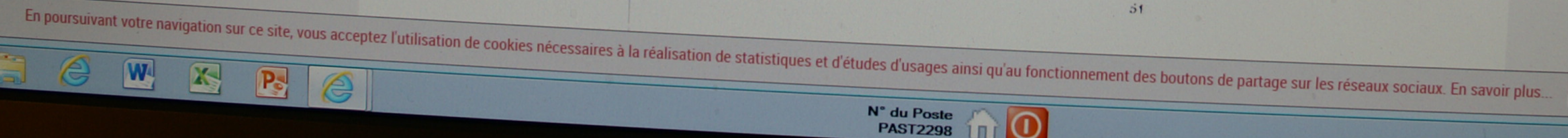
Laure parle ici de l'enfant, morte en bas âge, d'une personne employée par sa famille.

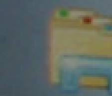
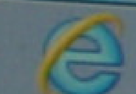
P. 29 : *La torpeur de ces longues journées...*

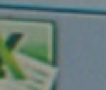
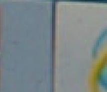
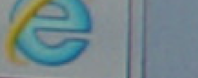
La maladie dont il est question ici semble avoir été la première atteinte du mal auquel Laure devait succomber en novembre 1938.

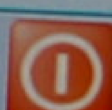
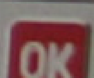
P. 32 : *Personne ne venait nous voir sauf « Monsieur l'abbé ».*

« Monsieur l'abbé » était l'animateur d'un groupement catholique dont Laure fit partie durant un temps, avec son frère et sa sœur aînée.



P. 35 : ***A cette époque...*, jusqu'à : *à une débauche d'imagination.***

Quelques mots illisibles de ce paragraphe — addition manuscrite à la copie dactylographiée — ont été remplacés ici par des crochets [ ].

P. 40 : *A dater de ce jour...*, **jusqu'à :** ***un trait de volonté dans le réel.***

Le double de la copie dactylographiée présente la variante suivante :

A dater de ce jour, apparemment calme, imperturbable, je commençai à jeter des cris sur le papier : « J'ai eu pour berceau un cercueil, et puis pour langes un linceul. J'ai eu de l'amour une vision de prêtre lubrique ou de rigolades cyniques... je ne sais pas où je vais mais peu importe puisque je sais où je suis : contre tous, aussi loin de ma sœur que de mon frère mais nous sommes quatre et il y a quatre points cardinaux, je suis à l'est, pourquoi ? parce que le soleil se lève seulement et puis je vois si bien ma sœur toute froide au nord, mon frère « évaporé » au midi et l'autre finissant avant d'avoir jamais commencé... Quelle idiotie mais puisque je suis banale il faut l'être avec cœur. Serai-je jamais capable d'imprimer un trait de volonté dans le réel ? [...]

Dans l'exemplaire original de la copie dactylographiée, le feuillet correspondant à ce passage manque et l'on trouve à sa place une moitié de feuillet manuscrit, représentant vraisemblablement la leçon définitive, celle que nous avons reproduite.

P. 43: ***Au fond j'étais déçue..., jusqu'à: J'avais dix-sept ans.***

Ce passage ne figure pas dans le double de la copie dactylographiée. Dans l'exemplaire original, le feuillet 30, manquant, est remplacé par un feuillet manuscrit commençant par « plume » et finissant par « J'avais dix-sept ans ». Vient ensuite le feuillet 31, commençant par: « A part cela, l'existence était peuplée d'êtres dérisoires. »

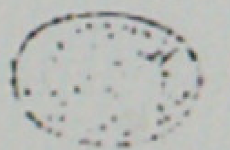
P. 44: *A part cela, l'existence était peuplée d'êtres dérisoires.*

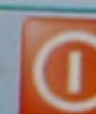
Sur deux feuillets du manuscrit (brouillons de ce passage relatif aux « survivants »), il semble qu'on puisse reconnaître la trace de la signification que Laure attachait à la musique à l'époque où elle écrivait ces lignes (qui, dans le double de la copie dactylographiée, suivent immédiatement le paragraphe: « Je me plongeais dans la musique... » absent de l'exemplaire original). Ces deux feuillets portent en effet, en leur coin supérieur gauche, l'un la mention « Ré », l'autre la mention « ut », écrites en gros caractères et soulignées.

P. 46: *Oui, pourquoi ne serait-ce pas le plus beau temps...*


Après ce passage, légèrement différent, dans le feuillet correspondant du manuscrit, cette phrase au crayon:

Peu savent qu'en se détournant tout à fait ils retrouveront le sel de la vie.









DE CET OUVRAGE IL A ETE TIRE 33 EXEMPLAIRES DONT 5 SUR PAPIER ANCIEN, NUMÉROTÉS DE 1 A 5; 6 EXEMPLAIRES SUR PAPIER DU MURIER DU TONKIN, NUMÉROTÉS DE 6 A 11, ET 22 EXEMPLAIRES SUR PAPIER : : D'ARCHES NUMÉROTÉS DE 12 A 33 : : AUCUN EXEMPLAIRE NE SERA REMIS AUTREMENT QU'A TITRE PERSONNEL : :

N° 12

DESTINÉ A [illegible]

1943